LA LANTERNE BRISÉE,

ADRESSE

AU PEUPLE FRANÇAIS.

LE Peuple Français gémiſſait dans une triſte captivité ; aimant ſon prince avec enthouſiaſme ; eſclave religieux de ſon Roi, de ſes traîtres miniſtres, il pardonnait le deſpotiſme odieux : ce n'était pas faibleſſe ; mais c'eſt qu'on ſouffre patiemment des fers, quand c'eſt une main chérie qui les appéſantit ; c'eſt qu'on eſpere toujours attendrir ſon tyran par la ſoumiſſion ; c'eſt qu'on penſe que, s'il n'eſt cruel que parce qu'il eſt trompé, un jour heureux déchirera bientôt le bandeau qui l'aveugle. Ces juſtes eſpérances euſſent été réaliſées : LOUIS XVI eût réparé les maux d'une nation généreuſe, s'il n'eût

toujours ignoré le malheur de ſes ſujets, & ſi leurs accens douloureux, toujours interceptés par de lâches & audacieux courtiſans, euſſent pu frapper ſon cœur.

Las enfin de tant d'attentats, le ciel d'un peuple doux changea le caractere; il permit que d'un Monarque ſenſible les amis ſanguinaires & les criminels miniſtres, en comblant la meſure de la cruauté, ſoulevaſſent des cœurs qui n'avaient jamais ſu que ſouffrir & aimer.

Tels par des vents furieux, long-tems pouſſés & tourmentés, les nuages ſe déchirent & fondent à flots preſſés ſur la terre; tels, par une longue tyrannie opprimée, les Français ſecouèrent leurs chaînes; comme un torrent, leur vengeance briſa, renverſa tout; leur déſeſpoir les rendit cruels. Avec plaiſir leurs mains ſe baignèrent dans le ſang de leurs perſécuteurs; ils traînèrent inhu-



mainement de rue en rue leurs ſquelettes enſanglantés ; ils arrachèrent..... Ah ! puiſſe le ſouvenir de tant d'horreurs ne pas paſſer à la poſtérité!

Livrés à la rage la plus effrénée, ils allèrent juſqu'aux pieds du trône chercher des victimes : l'œil égaré, la main encore fumante de carnage, ils demandèrent leur Roi. Il parut entouré de ſes enfans ; ſon épouſe était à ſes côtés. A ce ſpectacle touchant, des larmes de joie, d'attendriſſement, d'amour & de reſpect, inondent les yeux de ce peuple de bourreaux ; de la rage le maſque effrayant tombe, l'on reconnaît le peuple Français.

Louis ſent ſon cœur ému, ſes pleurs coulent, il preſſe ſon épouſe chérie, donne un baiſer à ſes enfans, & jettant un regard douloureux ſur ſes malheureux ſujets : » Vos maux ſont finis, » s'écrie-t-il, je vais quitter ce palais,

» il m'eſt odieux. Les cris de votre mi-
» ſere parvenaient jusqu'à ſon enceinte,
» mais mouraient avant de retentir à
» mes oreilles; je vais vivre au milieu
» de vous; vous-même me ſervirez de
» gardes; je n'aurai plus de déſirs,
» puiſque je pourrai remplir les vô-
» tres ».

Heureuſe révolution !... Mais, ô mes compatriotes, pourquoi faut-il que vous ayez ſouillé votre triomphe par des cruautés dont à peine des ſauvages donnent l'exemple ? Pourquoi faut-il que l'opprimé s'armant pour ſa défenſe, ait déshonoré la juſtice qu'il faiſait des coupables, & ſe ſoit rendu auſſi mépriſable qu'eux, en ſe livrant à une horrible férocité.

Le criminel puni, la main qui l'avait frappé devait laiſſer tomber le glaive vivant, ſon corps méritait vos coups; mort, ce n'était plus que le ca-

davre d'un homme innocent. On peut immoler de sang-froid un ſcélérat, mais il n'y a qu'un monſtre dénaturé qui puiſſe insulter à son cadavre, car ſi la juſtice sacrifie, l'humanité gémit d'avoir été forcée de sévir, & respecte les triſtes reſtes de sa victime.

Le bouillant Achille, de la Grèce illuſtre défenseur, immole Hector; jusques-là, c'eſt un héros. Sur le corps inanimé de son ennemi il se précipita furieux, l'insulta, l'attacha à son char, & le traîna trois fois autour des murs de Troie; Achille n'eſt plus alors qu'un homme lâche & féroce.

O mes compatriotes! en puniſſant les traîtres à la Patrie, comme Achille vous fûtes héros. En l'imitant dans sa lâche vengeance, comme lui vous ternites votre gloire, & ne fûtes plus que des êtres lâches & féroces. Il n'est pas besoin que je vous rappelle les traits de

barbarie dont vous vous rendites coupables ; ils sont aſſez récens, & d'y penser seulement tout mon corps frissonne encore.

Redevenez donc Français ; rappellez-vous les vertus attachées à ce nom ; rappellez-vous que pour déſigner un Français, on disait c'est un homme senſible, un guerrier généreux qui pardonne aux vaincus, & pleure sur les cendres de l'ennemi qu'il immola à sa Patrie.

Un bouleversement général vous força d'être vous-même les vengeurs du crime. A présent que la Patrie est sauvée, laiſſez les loix reprendre leur empire & abandonnez à ses miniſtres le soin d'exécuter les victimes qu'elles condamneront.

Le danger pressant qui vous environnait adoucira peut-être aux yeux de

la postérité, l'horreur que pourraient imprimer à votre mémoire les supplices arbitraires que vous prononçâtes, & que vous osâtes exécuter. Vous-même, il en est tems encore, songez qu'il dépend de vous d'être toujours ce peuple Français, distingué par sa douceur & son humanité, & qu'au contraire il n'y a plus qu'un pas à faire pour conserver à jamais parmi toutes les nations le nom de peuple féroce qu'un moment vous avez mérité.

Par M. V**, ci-devant Fusilier de la troisieme compagnie du bataillon de Saint André-des-Arcs.

De l'imprimerie de MOMORO, premier Imprimeur de la liberté nationale, rue de la Harpe, N°. 160.